



HAL
open science

L'idéologie libertaire des "Boréades" de Jean-Philippe Rameau

Sylvie Bouissou

► **To cite this version:**

Sylvie Bouissou. L'idéologie libertaire des "Boréades" de Jean-Philippe Rameau. 2010. halshs-00518039

HAL Id: halshs-00518039

<https://shs.hal.science/halshs-00518039>

Preprint submitted on 16 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'IDEOLOGIE LIBERTAIRE DES BOREADES
DE JEAN-PHILIPPE RAMEAU ¹

Sylvie Bouissou

© Sylvie Bouissou, 2010

Institut de recherche sur le patrimoine musical en France (Ministère de la Culture, CNRS, Bibliothèque nationale de France)

Il n'est pas d'usage de considérer l'opéra baroque comme véhicule d'idéaux. Pourtant, si l'opéra doit divertir, et c'est bien l'une de ses fonctions premières, le divertissement n'exclut pas une idéologie, que ce soit sous forme de critique, de morale ou d'avertissement. Après analyse, le livret des *Boréades* apparaît porteur d'un message, voire d'une doctrine libertaire que résume le cri d'insurrection de la nymphe Orithie : « Le bien suprême, c'est la liberté ! » (II, 6). Cette doctrine, susceptible d'être jugée subversive par les censeurs de l'époque, est développée à travers trois thèmes. Le premier, incarné par Alphise, est celui de la femme, objet du désir de l'homme et victime du pouvoir. Le second, représenté par Abaris, est celui de l'anti-héros en proie au doute et à la faiblesse, prêt à se tuer plutôt qu'à combattre. Si la liberté d'aimer, de vivre et de mourir réunit ces deux premiers thèmes, celle-ci est contrecarrée par un troisième thème, symbolisé par Borée, Calisis et Borilée, celui du pouvoir absolu et du droit du sang, dénoncé sans ambiguïté par le librettiste. Il n'en fallut pas davantage, en 1763, pour empêcher la représentation de l'œuvre.

La liberté d'aimer

Dans l'histoire de la tragédie en musique baroque, l'intrigue des *boréades* offre, sinon une exclusivité, du moins une situation rare : trois hommes aiment la même femme, Alphise, la jeune reine de Bactriane. C'est ici le premier thème évoqué, celui de la femme comme objet de convoitise. Borilée et Calisis, princes boréades héritiers, revendiquent en vertu des lois en vigueur, le droit d'épouser Alphise pour devenir roi ; Abaris, de naissance inconnu, l'aime quant à lui sans espoir de retour. Tous les regards mâles

¹ Cf. Sylvie Bouissou, *Jean-Philippe Rameau : Les Boréades ou la tragédie oubliée*, Paris, Méridiens/Klincksieck, 1992, 248 p.

convergent vers la belle et insoumise Alphise², ceux sincères d'Abaris et ceux, à l'évidence intéressés, de Borilée et Calisis.

L'amour d'Abaris et d'Alphise nous émeut particulièrement peut-être parce que les deux jeunes gens doutent de leur penchant l'un pour l'autre (Alphise : Mon cœur entraîné par la flamme / Vers l'objet que j'adore, est fixé sans retour³ ; Abaris : J'aime Alphise sans espérance⁴). C'est seulement à l'acte II qu'Abaris ose se déclarer à la jeune reine. Par une heureuse trouvaille du librettiste, Louis de Cahusac, cette scène ne sera pas couronnée par un duo d'amour, pourtant traditionnel dans l'opéra, mais au contraire interrompue par l'arrivée des deux prétendants au trône, Borilée et Calisis.

Alphise

Se peut-il... Abaris...

Abaris

Qu'ai-je dit malheureux !

[...]

J'ai tremblé pour vos jours,

Et je n'ai pu me taire,

[...]

Vous allez me haïr, que je vais être à plaindre !

Alphise

Moi ! vous haïr, ah dieux !

[...]

Le dieu dont je crains les fureurs

Se vengeroit sur vous peut-être

De ma foiblesse et de mes pleurs.

Abaris, *en joie*

Que mon sort est digne d'envie !

Je vois triompher mon amour.

Ce jour fut-il mon dernier jour,

Est le plus heureux de ma vie,

Ce jour...

Alphise

On approche, ah ! cachez aux regards de ma cour⁵...

² Une focalisation de ce type, moins intense cependant, se trouve dans *Nais* (livret de Cahusac). Télémus et Astérion offrent leur amour à la jolie Nais qui leur préfère un berger. Il s'agit en fait de Neptune déguisé à dessein pour ne pas éblouir, par sa divinité, la jeune femme, mais la séduire pour lui-même.

³ Rameau, Jean-Philippe, *Les Boréades*, fac-similé du ms. F Pn Rés. Vmb. ms. 4, préface de A. Geauffroy-Dechaumes, Paris, Still, 1982, I, 1, p. 12.

⁴ *Ibid*, II, 2, p. 41.

⁵ *Ibid*, II, 5, p. 48-52.

Aucun des deux personnages ne termine sa phrase, suspendant l'action en pleine tension. La résolution de l'aveu se fera plus tard, au cours de la scène 2 de l'acte III.

Objet de désir, objet vénéré, mais objet intouchable, telle apparaît Alphise à Abaris. Il l'aime, indépendamment de l'enjeu politique qu'elle représente. En revanche, à travers le personnage de la reine, Calisis et Borilée convoitent le pouvoir qu'elle incarne. Le premier, au registre de haute-contre, tente de convaincre Alphise par la douceur.

Vous êtes l'oracle suprême
Pour mon cœur amoureux :
Et souffrez dans cet instant même,
Que tout vous parle de mes feux ⁶.

Peut-être, après tout, est-il amoureux. Pourtant, à la scène 4 de l'acte III, lorsqu'Alphise déclare qu'elle préfère abdiquer plutôt que de renoncer à Abaris, Calisis rejoint la hargne de son frère Borilée. La décision de la reine lui interdit *de facto* de régner. Dépouillé de son pouvoir et de ses velléités de régner, il réclame vengeance :

Ô Borée, à nos yeux indignés,
Souffriras-tu qu'on les unisse,
[...]
Vole, punis leur injustice,
Venge ton nom et ton sang dédaignés ⁷.

Contrairement à son frère de sang, Borilée ne fait preuve d'aucune tendresse à l'égard d'Alphise. Il désire la jeune femme comme un objet auquel il a droit et qui lui apportera le pouvoir. Sans aucune décence, il tente de la convaincre que la « chaîne », certes « charmante » qu'il lui offre, sera « Plus douce que la liberté ⁸. Face au refus d'Alphise, il laisse éclater sa rage dans une harangue auprès de Borée :

Dieu puissant, je jouis du moins de ta vengeance,
Et je vais confondre à tes yeux,
L'ingrate qui m'offense ⁹.

Borée, terrible dieu des vents du nord, apparaît enfin, dur et cruel. Il est en tous points conforme à l'image dépeinte par Alphise au premier acte dans le songe terrifiant qu'elle avait fait puis raconté à Abaris. Véritable prémonition de la propre histoire d'Alphise, le songe racontait le martyre de la nymphe Orithie, qui, pour avoir refusé de se soumettre à Borée, avait été enlevée et

⁶ *Ibid.*, I, 3, p. 14-15.

⁷ *Ibid.*, III, 4, p. 109 et 112.

⁸ *Ibid.*, III, 3, p. 93-94.

⁹ *Ibid.*, IV, 1, p. 132-133.

violée. Furieux, déterminé, puissant, dénué de toute sensibilité, Borée ordonne à Alphise de s'unir contre son gré à l'un des deux princes boréades, par respect des lois :

Règne avec l'un des deux, ou vis dans l'esclavage
Un empire ou des fers, ton sort est à ton choix ¹⁰.

La réponse de la reine se heurte de front à l'implacable despote :

Je ne balance point, qu'on me donne des fers ¹¹.
En dépit de la superbe plainte d'Alphise, Borée ne fléchira pas :
Alphise
Eh pourquoi me laisser la vie ?
Ordonnez mon trépas, vous m'y verrez courir,
Mais de mon désespoir vous aimez à jouir,
Il flatte votre barbarie ¹².

La sentence irrévocable s'accomplit : que la jeune femme soit chaque jour de l'éternité soumise au tourment. Ainsi en décide Borée dans son abjection et son irrespect vis-à-vis d'une femme sacrifiant son trône et sa vie pour préserver sa liberté de choix. Ce qui ordinairement se déroule dans les coulisses, pour être relaté par la suite au public, est exhibé sans pudeur durant deux scènes entières des *Boréades*. L'image de la femme suppliciée sous nos yeux devient alors intolérable, choquante et perverse. Alphise gémit sous les coups de ses bourreaux tandis que le peuple est plongé dans la désolation pour avoir osé applaudir à une union illégale. Et l'« abus de pouvoir » suscite la révolte, et son injustice sublime la liberté pour laquelle l'individu doit lutter.

La liberté de mourir et de vivre

La même conclusion s'imposera au développement du thème de l'« anti-héros ». Abaris, jusqu'à la scène 3 du quatrième acte, contrarie le type du héros cornélien doué d'une maîtrise de soi, d'une volonté presque surhumaine, d'un courage exemplaire et d'un sens de l'honneur implacable. Dès sa première intervention, le jeune homme apparaît fragile et doutant de la nécessité de combattre :

Charmes trop dangereux, malheureuse tendresse ;
Faut-il vous combattre sans cesse
Et vous voir triompher toujours ¹³.

¹⁰ *Ibid.*, V, 2, p. 168-169.

¹¹ *Ibid.*, Vj, 2, p. 169.

¹² *Loc. cit.*

¹³ *Ibid.*, II, 1, p. 35.

Loin de se révolter contre l'abus de pouvoir de Borée, qui lui a ravi pourtant sa bien-aimée, il crie son malheur, occasion pour Rameau de composer l'un de ses plus beaux airs « Lieux désolés » (IV, 2). Par pusillanimité, il se retranche derrière des lois qui lui sont hostiles en raison de l'inconnu de ses origines.

Abaris, à Adamas

Puis-je en aimant Alphise espérer du retour ?

Elle est du sang des dieux, nos lois, tout m'est contraire.

Abaris, à Alphise

Mes rivaux ont pour eux leur naissance et la loi ¹⁴.

Sa seule réaction consiste en une déploration unanime avec le peuple opprimé dans le chœur sublime « Ô fatale vengeance », sorte d'écho au non moins superbe chœur d'*Hippolyte et Aricie* « Hippolyte n'est plus ».

Puis tout bascule, au moment précis où Abaris tente de se suicider avec la flèche magique que lui a confiée Adamas. Soudainement, il décide de s'ériger en vengeur et de vaincre ses craintes : « Mais n'en dérobez pas ma gloire à mon courage » s'écrie-t-il. Métamorphosé après le divertissement du quatrième acte qui résonne comme une initiation franc-maçonnique, il va jusqu'à s'identifier à Apollon.

Mon pouvoir doit servir au bonheur des humains

Et je vais l'employer à changer nos destins ¹⁵.

Il sort grandi de l'épreuve ; les lois ne le font plus trembler, l'injustice le stimule, l'abus de pouvoir le révolte.

Trop superbes rivaux, fiers de votre naissance,

La terreur et la violence

Annoncent aux mortels les vœux que vous formez.

Votre orgueil ne voit point de refus légitime,

Tout ce qui le blesse est un crime,

Vous voulez être crains, pouvez-vous être aimés ¹⁶ ?

Que ce soit grâce au Merveilleux (la flèche magique) ou grâce à son initiation maçonnique, Abaris est passé de l'état de vagabond lâche et timoré, à l'état de héros, fils d'Apollon, défenseur de la liberté. La chose est dite. La noblesse, symbole de loyauté, honnêteté et courage, ne se résume pas à un privilège ; elle se mérite. Car en somme, ce n'est qu'en faisant preuve de courage et de vertu qu'Abaris, héros malgré lui, découvre par son père son origine divine, et donc noble, qui lui donne le droit de prétendre épouser Alphise.

¹⁴ *Ibid.*, II, 2, p. 43 et III, 2, p. 88.

¹⁵ *Ibid.*, V, 4, p. 153.

¹⁶ *Ibid.*, V, 4, p. 180-181.

L'abus de pouvoir en question

L'abus de pouvoir, troisième thème en lien avec une idéologie libertaire exploité dans *Les Boréades*, envahit tout le drame. Dès le premier acte, la menace plane sur la reine à travers les avertissements de Sémire, sa confidente, puis trouve une illustration avec l'ariette « Un horizon serein » dont le texte décrit l'arrivée soudaine d'un orage troublant le « doux calme des airs ».

Au deuxième acte, la reine explique à Abaris et à Adamas le « songe affreux » qui l'a hanté.

Alphise, m'a-t-il dit, vois les vents et l'orage
 Changer ses beaux vallons en d'horribles déserts.
 [...]
 Tremble, malheur à qui m'outrage,
 Je te suivrai jusqu'aux Enfers ¹⁷.

Le divertissement de ce même acte, consacré à l'épisode des amours de Borée et Orithie, illustre un « abus de pouvoir » flagrant du dieu qui enlève la jeune femme, réfractaire à ses ardeurs. L'hymne à la liberté qui précède l'enlèvement, chanté par la nymphe et le chœur sur l'incipit audacieux « Le bien suprême, c'est la liberté ! », rend encore plus odieux l'acte de Borée.

Après ces trois formes de menace, progressivement plus lourdes, le pouvoir de Borée sévit sous la forme d'un cataclysme naturel aux troisième et quatrième actes. Le dieu du nord a répondu aux invocations de Calisis et Borilée que le dédain d'Alphise outrage, et, dans un excès de rage, a anéanti peuples, demeures et contrées. Durant la symphonie qui décrit la fureur de Borée, les Aquilons enlèvent la reine malgré la résistance d'Abaris. La prémonition funeste d'Alphise a rejoint la réalité ; d'une certaine manière, elle revit le calvaire d'Orithie.

Pourtant, au cours du cinquième acte, le pouvoir de Borée, jusqu'alors infaillible, se fendille lentement. Les vents souterrains ne lui obéissent plus ; Alphise, suppliciée, résiste à ses tourments. Abaris, arborant l'image du vengeur salvateur, affronte les barbares tortionnaires, armé de son courage, de son amour et de sa flèche magique. Le pouvoir de Borée s'effondre. L'amour et la tendresse ont vaincu la violence et la terreur. « Ah ! c'en est trop » s'indignent Calisis et Borilée.

Cette réplique fut peut-être celle des censeurs. Le pouvoir remis en cause à ce point n'insultait-il pas la politique de Louis XV ? Comment interpréter l'Enlèvement d'Alphise autrement que comme une adaptation moderne de l'Enlèvement d'Orithie, qui

¹⁷ *Ibid.*, II, 5, p. 46-48.

souligne que ce qui était admis hier apparaît révolu aujourd'hui ? Le moteur psychologique de ce changement phénoménal se résume en une phrase provocatrice : « Le bien suprême, c'est la liberté ».

Bien sûr, il y a la flèche magique (on est tout de même dans le théâtre des enchantements) ; bien sûr, il y a Apollon en *deux ex machina* qui descend de l'Olympe pour secourir Abaris. Pourtant, le thème de fond de ce livret crie sa vérité, tant à travers la femme, objet de désir et victime du pouvoir, tant à travers l'homme anti-héros, victime des lois et d'une fatalité qu'il croit infaillible. Subversif, le thème de la lutte contre l'injustice crève la toile de ce théâtre de divertissement. De ces élans libertaires et de ces élans de fraternité (Abaris ne pardonne—t-il pas aux bourreaux ?) se dégagent les prémices d'une devise brûlante vouée à la postérité « liberté... fraternité ». Au demeurant, comme l'écrit Chaunu,

la Révolution française n'est pas autre chose que le passage au plan juridique constitutionnel et politique d'une substitution à peu près achevée dans l'ordre social aux alentours de 1750 ¹⁸.

Du livret des *Boréades* se dégage une morale décapante qui remet en cause les acquis et les privilèges, une morale d'avenir au profil démocratique. Les censeurs ne s'y trompèrent pas. L'oubli forcé des *Boréades* eut au moins un avantage : celui de préserver la dernière œuvre de Rameau des critiques des incompetents, des conservateurs et des sentimentalistes rousseauistes. Pour notre bonheur, Rameau n'eut pas le temps de faire des concessions aux usages d'un temps auquel il appartenait si peu.

¹⁸ Pierre Chaunu, *La Civilisation de l'Europe classique*, Paris, Artaud, 1966, p. 334.